

LA CALOMNIE,

Histoire racontée par un maître d'école.

A toi, ma douce compagne, ce récit du maître d'école que nous avons entendu ensemble, dans l'heureuse solitude où nous sommes tant aimés.

J'habitais il y a quelques années, un village dont le maître d'école était un prêtre, homme excellent et causeur aimable. Lorsqu'il avait dit sa messe, terminé ses leçons et son service d'église, et, le cas échéant, confessé quelques pénitents, il aimait à visiter les petits propriétaires et les paysans des environs. et là, bientôt, un cercle nombreux et empressé se formait autour de lui. Comme c'était un homme pieux et pacifique, tous ses discours respiraient la piété et la paix. Or, un soir que j'étais présent, et qu'à son grand déplaisir on s'était mis à médire du prochain, le bon maître commença ainsi :

« Mesdames, c'est une vilaine chose que de médire du prochain. On le fait sans y prendre garde, et celui qui médit ce soir ne s'en souviendra peut-être plus ni demain ni jamais. Cependant la médisance fait son chemin ; elle ruine un homme dans sa fortune, une femme dans son honneur ; quelquefois même elle tue, et les regrets tardifs sont impuissants à réparer le mal qu'elle a fait. C'est bien pis encore de la calomnie.

« Dans une ville que je ne vous nommerai pas, parce qu'elle vous est inconnue, et que je vous nommerais bien moins encore si vous la connaissiez, vivait autrefois une jeune fille appelée Francesca, noble, belle et née d'une opulente et puissante famille. Mais par suite des guerres de partis qui ensanglantaient les temps où elle naquit, — grand malheur pour un pays, mes enfants, que ces guerres de partis et ces inimitiés ! — tous les siens, qui appartenaient au parti vaincu, son père, son aïeul, ses oncles, ses frères avaient été tués dans des combats livrés à leurs adversaires, ou bien ils étaient tombés sur la place publique, victimes des fureurs populaires, ou ils avaient péri par le dernier supplice, ou ils étaient morts en exil. Francesca était ainsi restée seule et sans appui avec sa mère devenue veuve et réduite à la pauvreté. Je vous laisse à penser sous quelle tristes impressions avait grandi la jeune fille. Ni fêtes, ni jeux, ni ces riants toilettes qu'elle aurait si bien portées ; ni compagnes, ni amies, car la peur les avait éloignées.

« La mère et la fille vivaient donc seules. Le plus souvent la mère pleurait, et la fille, quand elle ne pleurait pas avec sa mère, travaillait à l'aiguille ou filait, ou bien encore elle lisait quelque vieux livre de dévotion, quelque chronique ou quelque

légende, et puis elle retrouvait sa mère pleurant et s'arrêtait à voir couler ses larmes. La vie de Francesca n'était pas, pourtant, aussi désolée que vous pourriez le penser. Elle n'avait connu ni son père ni ses frères, puisqu'elle était encore au berceau lors de la ruine de leur fortune, et, sans compter que la douleur est moins amère à ceux qui n'ont pas connu la joie des heureux jours, il faut reconnaître que le bonheur circule et vit dans le sang même de la première jeunesse. C'était, par exemple, un beau jour de printemps, et Francesca sortait de grand matin, accompagnée d'une pauvre servante, pour aller cueillir un bouquet de violettes ; ou bien elle achetait un chardonneret qu'elle élevait avec amour et qui devenait le compagnon de sa solitude ; ou bien enfin, bonne qu'elle était autant que belle, elle trouvait moyen, dans sa pauvreté, de secourir un plus pauvre qu'elle, et la reconnaissance de l'obligé durait moins que le bonheur qu'elle retirait de son acte charitable. Et puis, ce n'était pas tout, car il faut pourtant que je vous le dise : à peine avait-elle seize ans qu'elle se sentit tout à coup bien autrement consolée qu'elle ne l'avait été par ses violettes, par son chardonneret, et même par ses aumônes.

« A vous qui avez de l'expérience, je n'ai pas besoin d'expliquer ce que c'était. Je vous dirai seulement le nom du jeune homme qui la vit par hasard, un jour qu'elle faisait sa récolte matinale dans les prairies en fleur. Bien qu'elle fût pauvrement et tristement vêtue, Manfred (ainsi s'appelait le jeune homme) fut frappé de sa beauté, et le lendemain il revint, puis tous les jours, et longtemps inutilement. Quand elle eut repris enfin ses promenades du matin, il la revit et la trouva chaque fois plus belle ; et pourtant il se bornait toujours à la suivre de loin, sans jamais lui adresser la parole. Manfred était, lui aussi, un beau et noble jeune homme, qui appartenait, comme Francesca, à une famille riche naguère et ruinée par les guerres civiles. Son père étant mort en exil, il était resté seul et pauvre, repoussé de tous les emplois par la haine des chefs de la république. Sa vie languissait donc dans une complète oisiveté.

« On dit souvent, vous le savez, que l'oisiveté est la mère de tous les vices ; mais je suis bien porté à croire que cette oisiveté si féconde n'est que celle des heureux. Les oisifs malheureux et pauvres ne peuvent guère se livrer aux plaisirs et aux débauches qui engendrent les vices : je conviens seulement que trop souvent ils deviennent amoureux, et c'est ce qui advint à Manfred.

« Figurez-vous maintenant ce qu'est l'amour d'un pauvre découvert dont la vie tout entière est absorbée par une seule pensée. Cet amour là ne ressemble pas à celui des jeunes gens que les plaisirs entraînent, qui trouvent une distraction dans les affaires publiques ou dans leurs affaires privées. En un mot, Manfred était amoureux fou ; et remarquez que ce n'est pas seulement dans les choses de peu d'intérêt pour lui qu'il se montrait déraisonnable, c'était aussi et surtout dans celle qui était sa vie même, je veux dire son amour. Plût à Dieu qu'il eût suivi mon système, qui est de parler aujourd'hui à la jeune fille, demain aux parents, et, le prochain dimanche, au curé pour les publications ! Et pour dire vrai, c'est ce qu'attendait de lui et la jeune fille profondément touchée de son amour, et la mère qui, avertie par la servante, n'avait pas été sans s'apercevoir elle-même, moins encore de l'amour de Manfred que de la bonne volonté que mettait sa fille à se laisser aimer. Si Manfred avait demandé la main de Francesca, c'est avec une grande joie qu'elle lui eût été accordée. Il est vrai qu'il était pauvre et pas en voie de faire fortune, mais Francesca était pauvre aussi et vivait comme une recluse, et la mère n'était pas de celles qui prétendent marier leurs filles pauvres à des maris, riches, et qui, grâce à cette prétention, les font mourir vieilles filles.

« Vous pouvez imaginer à présent si Manfred fut un sot de ne pas faire tout de suite sa déclaration à la mère et à la fille. Loïn de là, il commença par se jeter dans des réflexions absurdes, à raisonner comme si Francesca était une princesse et dans une condition supérieure à la sienne. « Ce serait un trop grand malheur, se disait-il, que cette jeune fille si bonne, si belle, si charmante, devint la femme d'un pauvre comme je le suis, sans appui, sans espérances ; et ce qui est pire encore que de n'être rien, c'est que je n'ai tenté jusqu'ici aucun effort pour devenir quelque chose. Pourtant je n'ai que vingt ans accomplis, et combien d'autres qui à cet âge ont déjà fait ou relait leur fortune, conquis un nom ou illustré celui de leurs aïeux ? Pourquoi ne les ai-je pas imités ? »

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170¹/₂ rue Sparks, Ottawa.